

CAMILLE S'EN VA



ELIANE GIRARD



CAMILLE S'EN VA

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2015.  
ISBN : 978-2-283-02876-6

*À Mylo*



# PREMIÈRE PARTIE





## JOUR 1

Je m'appelle Camille, j'ai dix-huit ans, deux mois et cinq jours et aujourd'hui je suis partie. On est le jeudi 23 mars. Pourquoi aujourd'hui, je ne sais pas.

Je suis prête depuis longtemps. J'ai hésité à prendre le car de 11 h 12 comme tout le monde, en payant mon ticket, mais la chance m'a tendu la main. Le car s'est garé sur le bas-côté, alors que je marchais le long de la rue principale qui est aussi la nationale. Le conducteur en est sorti, il a fait le tour de son véhicule, il pensait avoir un problème. Quand il est remonté, je lui ai demandé s'il pouvait m'emmener. Il m'a dit oui. Je lui ai expliqué que je n'avais pas d'argent. Il a dit tant pis, mets-toi là. Je me suis assise. C'est aussi simple que ça. Je suis sur le premier siège devant, je

peux voir la route. Une route que je connais un peu. Avec ma mère on l'a empruntée quelquefois, il y a longtemps. C'était rare mais c'est arrivé. Je reconnais les faubourgs là où ma mère me disait prends le plan pour qu'on ne se paume pas. Se perdre, c'était sa crainte, son obsession. Quand on venait là, c'était toujours dans des situations de crise : pour aller à l'hôpital, ou pour acheter quelque chose de précis qu'on ne trouvait pas dans notre ville qui est trop petite. Le trajet est le même qu'avec ma mère et pourtant il est bien différent. Cette fois je suis seule.

Quand on arrive à la gare, le chauffeur dit tout le monde descend, et je descends. J'ai mon plan dans ma tête. Depuis longtemps. Je me suis raconté cette histoire, je la connais par cœur.

Mon premier objectif est de trouver un magasin de sport et de camping. Je sais qu'il en existe un pas loin. Il est 14h30, j'ai tout mon temps.

Maryline ouvrit un œil. La pièce était plongée dans l'obscurité. Le réveil affichait 14h35. Elle hésita à se tourner de l'autre côté pour replonger dans le sommeil. Elle réfléchit un moment, se dit qu'elle avait envie d'aller aux toilettes. Elle avait envie de fumer aussi. Elle s'assit, bascula pour attraper ses chaussons, et se leva lourdement. Elle resta quelques secondes debout sans bouger comme si elle se demandait ce qu'elle devait faire, puis se mit en branle à petits pas. Elle irait aux toilettes, puis à la cuisine pour fumer sa cigarette, et ensuite elle allumerait la télé. Finalement elle fit les choses dans le désordre. Elle alluma la télé en traversant le salon, se rendit aux toilettes, puis à la cuisine, alluma une cigarette et s'assit devant le poste pour fumer. C'était l'heure de *La Vie en rose*, une série qu'elle regardait presque tous les jours. Malgré son titre, il ne s'y passait que des drames. Un bruit se fit entendre, un grattement. Le Toby. Camille avait encore enfermé Toby dans le cellier. En râlant, Maryline se leva de son fauteuil et alla vers la cuisine pour ouvrir à l'animal. À peine

la porte fut-elle entrebâillée que le petit chien blanc et noir sauta sur sa maîtresse avec des cris de joie. Maryline lui donna un coup de pied. Elle ne voulait pas se faire emmerder par ce chien. Et d'ailleurs, où était Camille? Elle aurait dû être là. À faire ses devoirs. Maryline se rendit dans la chambre de sa fille. Elle était vide. Rangée au cordeau, le lit fait, l'ordinateur éteint. Maryline appela Camille, Camille, et seul Toby vint à sa rencontre, content, agitant la queue. Elle le fusilla du regard, il est trop bête ce chien. L'absence de Camille n'était pas normale. Maryline retourna sur le canapé face à la télé, elle alluma une nouvelle cigarette et tenta de se raisonner. Camille avait peut-être rendez-vous chez le docteur et elle ne s'en souvenait pas, ou alors elle avait eu besoin d'une fourniture et elle était allée chez Coccinelle, ou peut-être avait-elle oublié d'acheter ses cigarettes et elle était au tabac? Il était maintenant 15 heures. Jamais Camille n'avait été absente à cette heure-là. Maryline était toujours inquiète, sa fille le savait. Elle sentit l'angoisse monter, de grosses

larmes roulèrent sur ses joues, ses mains se mirent à trembler. Il lui fallait prendre un cachet. Sur l'écran Cindy suppliait Robin de ne pas la quitter. Maryline prit son téléphone et appuya sur la touche « Camille ». Il n'y eut pas de sonnerie, la messagerie égrenait le texte enregistré par sa fille. Elle laissa son message : « Mais où es-tu ? Je suis inquiète, reviens vite, ta maman. »

J'ai vu des pubs à la télé pour le magasin Heptathlon. J'ai regardé dans les pages jaunes. Il se situe dans la zone commerciale, il faut prendre le boulevard tout droit et tourner à gauche dans la rue des Merisiers. Je le sais depuis bien longtemps. Simplement, sur le plan, ça me semblait plus proche. Je marche depuis une demi-heure et je ne vois pas le bout de ce satané boulevard. Ce n'est pas grave, je ne suis pas pressée. Maintenant le temps est avec moi. En y pensant, je pense à ma mère. Je regarde l'heure sur mon portable, 15 heures, et je sais qu'elle doit commencer à s'inquiéter.

Ça ne changera pas beaucoup de d'habitude, de toute façon elle est toujours inquiète. Là au moins elle a une bonne raison. Je suis partie, elle va s'en rendre compte. Il y a de fortes chances pour que Toby l'ait réveillée. Il ne supporte pas que je l'enferme dans le cellier, alors il pleure jusqu'à ce qu'on lui ouvre.

Il m'a fallu marcher au moins quarante-cinq minutes avant d'atteindre la rue des Merisiers. Mais je ne suis pas déçue, le magasin est encore plus grand que je pensais et il y a tout ce que je cherche. J'achète un gros sac à dos rouge, une tente, un duvet, des habits chauds, des chaussettes, des sous-vêtements, deux polaires, des chaussures de randonnée, des barres de céréales, une carte d'Europe et une de France.

Je passe à la caisse et je fourre tout dans le sac. Je suis prête. Mon cœur bat un peu trop vite. J'ai tellement attendu ce moment.

Maman va être furieuse avant d'être inquiète. Furieuse que j'aie désobéi, furieuse que les choses ne se passent pas comme elle l'a décidé.

Depuis toujours elle a tout décidé pour moi. Sauf quand il y avait papa bien sûr. Mais papa est mort quand j'avais six ans, ça fait un bail. Je suis grande maintenant, je dois prendre ma vie en main.

À la sortie du magasin mon portable sonne. Un message. C'est maman, elle est inquiète, elle m'attend, elle a l'air triste.

Je ne la rappelle pas. Trop compliqué, et comment lui expliquer? Quoi lui dire? Qu'elle fasse sa vie maintenant. Je suis adulte. Pas depuis longtemps, mais adulte. Je ne lui dois rien. J'éteins mon téléphone. En dehors d'elle personne ne m'appelle.

Il me manque une caméra. Je sais où la trouver, dans une grande surface juste à côté d'Heptathlon. Je me dis que j'aurais dû l'acheter avant. Les gens me regardent bizarre avec mon gros sac à dos, et c'est pas pratique dans les allées. Au rayon vidéo, je trouve tout de suite le modèle que je cherche. Je l'ai repéré sur Internet. Je

l'avais vu aussi chez Barbusse, l'opticien qui vend des appareils photo à côté de chez moi.

Dans la foulée, je prends de l'argent au distributeur. C'est la première fois, je m'applique, la machine me donne quatre billets de cinquante et me rend ma carte. C'est grâce à Bébé Savon que j'ai cet argent.

J'ai été Bébé Savon. J'avais quatorze mois et j'ai gagné. Maman était fière. Elle le disait à tout le monde tant qu'elle a vu du monde. Elle aimait bien me le raconter. C'était mamie qui l'avait poussée à participer. Elle avait découpé un bulletin dans un journal. C'était simple, il suffisait d'envoyer une photo. J'ai été choisie pour représenter tous les bébés français. Je ne me souviens de rien mais la photo qu'ils ont prise trône encore dans le salon. Une belle photo, en noir et blanc, grand format, qui a été faite dans un studio professionnel à Paris avec un vrai photographe. Maman disait que la photo elle-même valait déjà plus de trois mille francs. En plus il y a eu trente mille francs placés sur un livret de caisse d'épargne à mon nom. De l'argent



que je ne pouvais toucher qu'à ma majorité. Et depuis deux mois, je suis majeure. Avec les intérêts, cela fait six mille huit cent dix-huit euros aujourd'hui. Avec ça, je peux aller loin. Le lendemain de mon anniversaire, je me suis rendue à la banque, j'ai ouvert un compte et j'ai mis dessus la moitié de la somme. Quelques jours plus tard j'ai reçu un carnet de chèques et un avis de carte bleue. J'avais dans les mains les moyens de partir.

Maman est déprimée, maman va mal. Depuis la mort de papa.

Avant la vie était douce. Maman était gaie. Elle riait beaucoup, elle me faisait rire aussi.

Quand on rentrait à la maison elle disait toujours on retourne au nid. C'était son expression. Elle ajoutait souvent notre nid douillet. On était une famille comme les autres. Maman, son travail, c'était d'être infirmière. Pas celle qui fait des piqûres dans les hôpitaux, elle était infirmière scolaire. Elle s'occupait des petits bobos des enfants. Elle était au collège André-Malraux.

C'était à trois rues du groupe scolaire Marcellin-Berthelot où j'étais moi.

Maman venait me chercher à la sortie de l'école après son travail, on allait faire les courses, on montait les cinq étages à pied pour rentrer chez nous et à chaque étage maman disait plus que quatre, plus que trois, plus que deux, plus qu'un étage avant le nid douillet. Elle était chargée et soufflait un peu mais elle était contente de rentrer chez elle avec sa fille et d'attendre son mari. Je pense que c'est ce dont elle avait toujours rêvé. Papa arrivait plus tard. Il allait aux cours du soir pour s'élever. Il voulait sortir de sa condition d'ouvrier. Il voulait obtenir un CAP de cuisinier. Son but était d'ouvrir un restaurant. Lui en cuisine, maman en salle. Elle trouvait qu'il avait du courage. Quand il arrivait, tout était prêt, le repas, moi, douchée et en pyjama, et maman qui s'était refait une beauté comme elle disait, c'est-à-dire qu'elle avait mis du rouge à lèvres et un peu de parfum qu'elle appelait *perfume* à l'anglaise. Parfois elle m'en mettait aussi une goutte. Notre vie était tellement banale, sans aspérités, sans surprises,

comme disait papa, ça baignait. La seule différence avec les autres, c'est que nous on n'avait pas la télé. Papa détestait la télé. Il disait que ça tuait les conversations et ramollissait le cerveau. La vie extérieure n'entrait pas chez nous, pas dans le nid douillet.

Papa n'a qu'un défaut, disait maman, c'est qu'il fume. Elle pestait contre cette habitude et le pire, c'est que c'est ça qui l'a tué. Un soir il est rentré, tout était en place comme tous les autres soirs et tout à coup papa a dit merde j'ai plus de clopes. Il a regardé sa montre, a remis son manteau, il a ajouté je me dépêche, ça va fermer, j'en ai pour cinq minutes, et a dévalé l'escalier en laissant la porte entrouverte. Maman a râlé pour la forme, son gratin allait être trop cuit. Au bout de cinq minutes elle m'a dit viens, on se met à table ça le fera revenir plus vite. On a encore attendu. Puis au bout de cinq autres minutes maman s'est vraiment fâchée, tant pis, on commence sans lui, et elle m'a servi de la salade de carottes. Je ne voulais pas commencer à manger parce que ce n'était pas comme d'habitude.

On n'avait jamais commencé à manger sans mon père. Maman s'énervait, mais qu'est-ce qu'il fait – elle regardait sa montre –, ça fait plus d'un quart d'heure qu'il est parti. Elle s'est levée, a baissé le four, s'est ras-sise et a entamé ses carottes rageusement. Maman était maintenant très agacée. Elle ne cessait de répéter il ne m'a quand même pas fait le coup du type qui va chercher des cigarettes. Elle est allée refermer la porte. Elle s'est mise à tourner en rond, à marcher de la fenêtre de la cuisine à la porte d'entrée comme une panthère en cage. Moi je ne bougeais pas, je ne savais pas ce que je devais faire, je ne voulais pas l'énerver un peu plus. J'ai pris un morceau de pain, je l'ai ouvert, j'ai ôté la mie et j'ai fait des petites boules avec. Je me concentrai sur ma tâche. Ne pas faire de bruit, ne pas bouger, ne pas attirer la fureur de ma mère. On a entendu des sirènes. Maman s'est précipitée à la fenêtre et y est restée un long moment. Elle ne voyait rien mais se penchait vers l'extérieur à la limite de tomber. Puis il y a eu d'autres sirènes, des ambulances je crois. Papa était parti depuis

longtemps, l'air est devenu de plus en plus lourd, je ne pouvais presque plus respirer. Je n'osais plus respirer. Je sentais la tension de ma mère, électrique. Elle ne disait plus rien, elle n'était plus énervée, elle était tétanisée, elle savait, elle sentait. Je n'osais pas bouger. Mes petites boules de mie étaient de plus en plus petites, de plus en plus dures à force d'être roulées. Le silence. Toby lui aussi n'osait pas bouger. Il était sous la table et de temps en temps il me léchait les pieds. Toby avait presque un an à cette époque. Papa me l'avait offert pour l'anniversaire de mes cinq ans. Il était revenu à la maison avec lui dans les bras. C'est un de ses collègues qui le lui avait donné. Sa chienne, qui était de pure race, avait fait une fugue et s'était fait engrosser par un chien que personne ne connaissait. Alors elle a eu des bâtards, c'est pour ça qu'il a donné un chiot à mon père. En fait il ne s'appelle pas Toby mais Pinocchio, mais papa l'appelait toujours Toby car tous les chiens dans sa famille s'appelaient comme ça, alors à force, c'est resté, il est devenu Toby, puis aussi « le Toby ».

Depuis je suis allée voir les races de chiens sur Internet et j'ai fini par en conclure que si la chienne était un bichon, alors le père devait être un genre de jack russell. C'est pour ça que Toby a l'air d'un jack russell avec des poils plus longs et plus doux. J'étais tellement heureuse. Maman a fait une drôle de tête, elle n'aime pas les chiens. Elle n'aime pas tout ce qui peut mettre du désordre ou de la saleté dans la maison. Ou plutôt elle n'aimait pas, aujourd'hui c'est autre chose.

Je ne sais pas combien de temps a passé avant que maman me dise Camille, va dans ta chambre, je t'appellerai quand papa sera rentré. Sa voix était haut perchée comme si elle avait avalé une arête. Elle avait fait un gros effort pour paraître normale. Elle ne l'était pas. Je n'ai rien dit et j'ai obéi. Dans ma chambre, je ne savais pas quoi faire, rien n'était habituel. Je décidai de lire, je me suis mise sur le lit avec ma pile de livres préférés, mais je ne pouvais rien regarder vraiment, mes yeux glissaient sur les images pendant que tout mon corps était tendu vers la porte dans

l'attente d'un signe, d'un bruit. Alors j'ai commencé à jouer au corbillon comme mon père me l'avait appris. Dans mon corbillon, qu'y met-on? Des mots en *on*. Cochon, bonbon, poisson, papillon... J'en étais à vingt-deux mots quand le téléphone a sonné. Maman a décroché tout de suite. Elle a dit allô, puis il y a eu un silence, puis un cri, puis elle s'est mise à pleurer. Je suis sortie de la chambre. Maman était assise par terre, le téléphone à la main, elle était en larmes. Je suis restée pétrifiée. Je n'avais jamais vu ma mère comme ça. Elle venait d'apprendre le drame. Mon père avait été la victime innocente d'un braquage. Deux petits malfrats avaient voulu voler le débitant de tabac au moment de la fermeture, il ne s'était pas laissé faire et avait sorti une arme. Mon père est arrivé à ce moment-là. Il a pris une balle destinée au voyou. De face, en plein cœur, il est mort sur le coup. Et ma vie a basculé.

Je n'ai pas de mots pour exprimer le chagrin qui a envahi la maison, pour dire la douleur de ma mère, pour expliquer la nuit dans laquelle on est entré. C'est

comme si d'un coup on avait jeté une bâche sur nous, qui nous a plongées dans un noir absolu et a désorienté nos vies.

Mamie est venue en renfort, elle s'est installée chez nous. Maman s'est enfermée dans sa chambre et n'en sortait plus. Elle ne mangeait pas, ne dormait pas, elle pleurait ou gémissait comme un chien blessé. Il y a eu la police, mais aussi les journalistes qui voulaient lui parler et prendre des photos. On ne pouvait pas sortir. Le journal avait titré « Drame de la légitime défense. Un mort ». Mon père avait été la seule victime de ce cambriolage avorté. Les voyous s'étaient enfuis et le buraliste avait sauvé sa recette. Le soir, tard, les policiers avaient rapporté sa montre, son portefeuille, ses lunettes. Ces objets étaient posés sur le guéridon de l'entrée. C'est ce qui restait de mon père. Je ne suis pas allée à l'école pendant dix jours. Mamie ne voulait pas que je mette un pied en dehors de l'appartement, elle avait peur que je me fasse interroger par les journalistes. Elle était la seule à sortir pour faire les courses et promener Toby. Chaque jour elle me



rapportait un cadeau pour me consoler. Personne ne venait à la maison. Le jour de l'enterrement les magasins ont fermé pendant une heure. Je pense que la ville tout entière était là. L'église était pleine et ça débordait sur la place. J'avais du mal à comprendre pourquoi tous ces gens que l'on ne connaissait pas s'étaient rassemblés, pourquoi certains pleuraient. Maman, elle, ne pleurait plus. Elle n'avait plus de larmes, elle était muette et ailleurs. La faute aux pilules, disait mamie. Le docteur était venu quatre jours après le drame. Mamie s'inquiétait pour sa fille. C'est vrai que dès le lendemain du passage du docteur maman s'est levée et a bu un café avec nous. Mamie était contente et n'arrêtait pas de le dire, c'était agaçant pour maman qui n'allait pas bien du tout et pour moi qui voyais bien que ma mère n'était que l'ombre d'elle-même. Elle ne s'intéressait d'ailleurs pas à moi. Quand je lui parlais, elle souriait un peu bêtement en disant ça va aller ma minette, ça va aller. Mais je voyais bien qu'elle n'était pas vraiment avec nous.

Au bout de deux semaines mamie a décidé qu'il était temps que je retourne à l'école. Ça me faisait un peu peur. J'avais l'impression d'être coupée du monde, de ne plus être normale. J'avais peur de ce que les autres allaient dire et me demander.

Mes courses sont finies, je me motive, je me répète « on the road now », et me dirige vers la sortie de la ville.

Maryline n'arrivait pas à maintenir son attention sur l'écran. Pelotonnée sur le canapé, elle attendait. Camille n'était pas revenue, que faisait-elle ? Ce n'était jamais arrivé. Ou à de rares occasions, mais alors sa fille laissait un mot sur la table de la cuisine. Non, il fallait qu'elle se raisonne : sa fille allait rentrer. Elle ne devait pas se laisser envahir par la peur. Et pourtant elle était bien là, cette angoisse de l'absence, cette morsure qu'elle connaissait bien, cette attente qui coupe le souffle. C'est pour éviter cette douleur qu'elle avait gardé sa fille

auprès d'elle. Quand elle sortait, elle souffrait jusqu'à son retour. Une torture qui lui broyait les intestins. Camille le savait, elle s'y était résolue. Elle avait joué le jeu. Ses sorties étaient minutées, planifiées, s'étaient raréfiées. 16 h 30, l'heure s'inscrivait dans le coin droit de l'écran de télé. Maryline coupa le son, elle devait entendre sa fille rentrer. Elle essaya de l'appeler de nouveau. La messagerie toujours. Maryline sentit la bile remonter dans sa bouche. Elle se recroquevilla en fœtus. Une nouvelle série commençait sur l'écran, elle n'y prêta aucune attention.

Ses pires craintes refaisaient surface. Elle voyait sa fille, entraînée par des hommes dans une voiture, violée puis abandonnée dans la forêt. Elle imaginait le scénario maintes et maintes fois exploité dans les séries policières. Elle se repassait le film. Un joggeur, par hasard, retrouverait son corps abîmé, déjà entamé par le temps. Elle reconnaîtrait le pull vert que Camille aimait tant. Son angoisse était nourrie par ce qu'elle voyait à la télévision. Comme elle ne sortait plus, c'était son seul

accès à la vie réelle. Une vie déformée faite de drames, de faits divers, d'enquêtes de police, de gens malheureux. Dehors c'était l'enfer, Maryline en était persuadée depuis des années.

17 h 15, Maryline n'en pouvait plus, elle reprit un cachet et sombra dans un profond sommeil.

La langue du chien sur sa joue la réveilla. Il faisait nuit. Le salon n'était éclairé que par la lueur de l'écran de télévision. David Pujadas. Il était plus de 20 heures. Maryline se leva et appela Camille. Sa fille n'était pas là. Le téléphone ne clignotait pas, pas de message.

Quitter la ville n'est pas très compliqué, la zone commerciale est déjà loin du centre. J'appréhende et je suis excitée tout à la fois. J'attends ce moment depuis des années. Je vais enfin pouvoir mettre en pratique ce que j'ai imaginé dans ma chambre. Je décide d'opter pour la route nationale qui part vers le sud. Je choisis un

carrefour où les voitures peuvent s'arrêter aisément et j'attends. Lever le pouce quand on ne l'a jamais fait est un geste difficile. Je l'ai appris grâce à *Yangshao Express*, mon émission préférée, celle qui m'a menée ici, au bord de cette route. Il y a une nouvelle édition chaque année. Je l'attends toujours avec impatience. Chaque saison suit dix équipes de deux candidats qui partent pour une course de dix mille kilomètres en stop, en se faisant héberger chez l'habitant, avec seulement un euro par jour et par personne. L'équipe gagnante remporte une grosse somme d'argent. Moi je suis seule et je n'ai rien à gagner sauf rencontrer des gens et me rendre à Naples, là où j'ai décidé d'aller. C'est l'aventure qui me plaît, l'aventure comme à la télé.

Il faut du culot et de l'assurance pour faire du stop. Ces deux qualités me lâchent à présent, au mauvais moment. Je décide de m'asseoir sur le talus et, pour me donner du courage, j'entame une des barres aux céréales achetées chez Heptathlon. Heureusement j'ai mon petit carnet. Je l'ouvre au hasard. *Imaginer c'est choisir*. Je tombe

sur cette courte phrase que j'ai copiée dans un roman de Giono. Étrangement j'ai noté juste après cette autre phrase : *Ce qui sauve c'est de faire un pas. Encore un pas. C'est toujours le même pas que l'on recommence...* (Saint-Exupéry). Ces mots me font du bien. Mon petit carnet m'a toujours sauvée. Je l'ai toujours sur moi, il est usé à force d'être trimballé. Depuis que j'ai treize ans, j'y écris les phrases qui me plaisent dans les romans que j'emprunte à la bibliothèque. Comme elle est tenue par des bonnes sœurs il n'y a pas beaucoup de livres récents. Maman dit qu'il n'y a que des livres bien-pensants. Je m'en fiche, j'aime tout lire.

Et si quelqu'un de notre ville me reconnaissait et veuille me ramener chez moi ? La panique m'envahit. Il faut que je prenne un maximum de distance dès aujourd'hui. J'en suis là dans mes réflexions quand une camionnette s'arrête. Elle est conduite par une femme jeune. Elle me propose de monter. Prise de court, j'acquiesce en hochant la tête. À partir de maintenant, je parlerai mal le français. En me levant et en attrapant mon sac, je me répète la phrase que

je vais devoir dire. « Thank you, madam. It's a race, I must go to Naples. Do you go to Châlons? » Le tout avec un accent un peu râpeux. Je me suis longuement entraînée dans ma chambre. Maman n'entendait rien, elle dormait tout le temps. Je sors ma phrase, la rousse n'a pas l'air de comprendre. Je baragouine alors dans un français approximatif moi Lituanie, c'est concours, je aller Châlons, I want to win. Ah! c'est *Yangshao Express*, me dit la femme. Not *Yangshao*, it's a race, I have to go to Naples. Je lui tends la carte d'Europe. Je lui montre le trajet que je suis censée avoir parcouru. Son visage s'éclaire, vous allez à Laon? pour un jeu? On a ça chez nous aussi, ça s'appelle *Yangshao Express*. Mais vous n'avez pas de cameraman? Je sors ma petite caméra moi faire images petite télévision pas argent. Je envoyer par Internet. Pour mieux lui faire comprendre, je mets l'appareil en marche et commence à filmer. Elle me fait signe de monter à la place du passager, je peux vous emmener jusqu'à Saint-Quentin et là, vous pourrez trouver une autre voiture.

Je fais celle qui ne comprend pas, je lui souris d'un air niais et ça marche, elle m'invite dans la camionnette. Une sorte d'euphorie s'empare de moi, j'ai réussi, mon stratagème fonctionne. Je suis Helena, je suis entrée dans sa peau, je suis lituanienne, je vais vivre mon aventure. La jeune femme me dit s'appeler Marie. Elle ne parle quasiment pas pendant le trajet, me demande seulement si je suis fatiguée et depuis combien de temps je suis sur la route. Je rode mon mauvais français, celui d'Helena. Elle ne remarque rien. Je jubile. Ça marche. Elle me laisse à Saint-Quentin. Je n'ai parcouru qu'une trentaine de kilomètres et pourtant je me sens déjà loin, très loin de notre ville, de ma vie, de ma mère. Marie me dépose à un carrefour, me montrant la route que je dois emprunter. Elle me souhaite bonne chance, je la filme pendant qu'elle remonte dans sa camionnette et je me retrouve seule à nouveau. Je n'ai plus que quelques heures avant la nuit, il me faut trouver rapidement un autre véhicule.



Hagarde devant la télé allumée et muette, le téléphone à la main, Maryline essayait de rassembler ses esprits. Sa fille avait disparu, elle en était maintenant sûre. Sa main tremblait. Elle se rendait bien compte qu'il lui fallait agir mais un poids énorme la clouait sur ce canapé. Seul élément vivant, Toby ne cessait de tourner dans la pièce en gémissant doucement. Maryline lui intima l'ordre de se taire et d'aller se coucher dans la cuisine. La tête basse, l'animal obéit. Le silence retomba. Pujadas disait au revoir, la météo, le loto. Maryline se leva et se dirigea vers la chambre. Elle ôta son peignoir, sa chemise de nuit et s'habilla en prenant des vêtements un peu au hasard dans la commode et dans le placard. Ses gestes étaient lents, beaucoup trop lents. Mettre un pull à l'endroit lui demandait un véritable effort, tout comme enfiler un pantalon. Une demi-heure plus tard elle était dehors avec Toby. Mais une fois sur le trottoir, elle ne savait où aller. À cette heure chacun était rentré chez soi, il n'y avait que le café-tabac qui était encore ouvert. Un endroit où Maryline n'avait plus remis les pieds depuis la mort

de Xavier. Elle hésita, réfléchit et prit la direction de l'établissement. Ce n'était plus le même patron depuis l'affaire, mais le lieu était resté tel qu'elle l'avait connu. Le nouveau propriétaire avait seulement changé le nom et ajouté une terrasse pour les beaux jours. Il connaissait Camille qui venait régulièrement lui acheter des cigarettes pour sa mère. Il n'y avait plus que deux consommateurs au bar et le patron qui rangeait des verres, la fermeture n'était pas loin. Maryline entra sans réfléchir. Réfléchir aurait signifié ne pas entrer. Elle se dirigea vers le patron qui la regardait d'un œil interrogatif. Qui était cette femme hirsute au regard perdu, que venait-elle faire ici à cette heure ?

– Bonsoir, monsieur. Excusez-moi de vous déranger, je suis la mère de Camille qui vient chez vous acheter deux fois par semaine quatre paquets de Winston bleues.

– Ah oui ! Bonsoir, madame. Je reconnais Toby.

– Excusez-moi, je viens vous voir pour savoir si par hasard vous n'auriez pas vu ma fille aujourd'hui ?

– Ben non, on est jeudi. Elle vient toujours le mardi et le vendredi.

– Ah oui, c'est vrai! Donnez-moi un paquet de Winston s'il vous plaît.

Maryline fouilla ses poches. Elle n'avait pas d'argent.

– Je suis désolée, j'ai oublié mon porte-monnaie.

– C'est pas grave, prenez-les et Camille me réglera demain.

Maryline prise au dépourvu ne put que remercier. Elle dit bonsoir et sortit du tabac. Où aller maintenant? Elle ne savait pas. Toby, lui, savait, qui tirait pour l'entraîner dans la rue adjacente. Elle se laissa faire, chiffé molle au bout de la laisse. Le chien allait retrouver sa maîtresse. Ça aussi, elle l'avait vu dans les séries. Un chien retrouve la trace de son maître. Vas-y, Toby, cherche Camille.

Cela faisait des années qu'elle n'avait pas marché dans ces rues. Après la mort de son mari, Maryline avait tenté de remonter la pente comme le lui intimait sa mère. Elle avait pris des cachets et s'était vaillamment remise à travailler. Il faut que la vie

continue, disait encore sa mère. Camille était retournée à l'école, mamie venait les aider deux jours par semaine, histoire de constater que sa fille ne se noyait pas. Maryline faisait le bon petit soldat, contre mauvaise fortune bon cœur, elle tentait de croire que la vie est plus forte que tout, qu'il suffit de faire les gestes et que le reste suit. Autant de phrases toutes faites que lui assenaient sa mère, ses collègues, ses amis. Ils pensaient bien faire, la reconforter, l'aider. Une mélasse de bons sentiments et de chaleur écœurante pour Maryline. Elle n'en pouvait plus. Elle ne pouvait pas vivre sans Xavier, elle n'avait plus de cap, plus de gouvernail, tout simplement plus envie de rien et peur de tout. Bien sûr il y avait Camille. Sa fille chérie qu'elle voyait grandir et qui semblait s'être trop vite remise du drame. Elle lui en voulait. Elle prenait de plus en plus de médicaments, vivait comme un robot exécutant les tâches mécaniquement. Elle avait tenu comme ça deux longues années.

Un jour, elle a fouillé dans un tiroir de la commode de l'entrée pour chercher quelque

chose, elle ne se rappelle plus quoi, et y a trouvé un paquet de cigarettes. Xavier l'avait planqué là. Il ne s'en souvenait plus, elle ne le savait pas. S'il s'en était souvenu, il ne serait pas allé au tabac ce soir-là, il n'aurait pas été tué, la vie aurait continué. Cette réflexion plongea Maryline dans un désespoir sans fond. Ce paquet qui aurait pu leur sauver la vie était là, caché dans un tiroir. Elle l'ouvrit et alluma une cigarette. Par dépit, par bravade, pour comprendre. Le lendemain, elle ne s'était pas réveillée pour aller au travail. Elle s'était sentie si bien, au chaud dans son lit, tellement à l'abri. Rien ne comptait plus que cette sensation. Camille était bien venue deux ou trois fois pour essayer de la sortir de sa torpeur. En vain. Maryline n'avait pas bougé. Tout juste lui avait-elle dit j'arrive, encore cinq minutes et je me lève, tout en sachant qu'elle n'en ferait rien. Le lendemain fut semblable à la veille, elle ne se leva pas. Le jour suivant la mère de Maryline débarqua vers midi. C'était son jour, celui où elle venait aider, faire la cuisine, un peu de ménage, quelques courses avant de repartir

chez elle à quelques kilomètres de la ville. Elle était âgée mais vaillante, solide comme le mont Blanc, c'est elle qui le disait. Ce jour-là, en arrivant vers 11 h 30 pour préparer le repas, elle fut accueillie par Camille. La petite était en pyjama. Mamie sentit tout de suite que rien n'était normal. Elle trouva Maryline profondément endormie dans sa chambre plongée dans le noir. Elle ouvrit prestement les volets, intima l'ordre à sa fille de sortir du lit et envoya Camille prendre un bain et s'habiller. Elle se mit en cuisine sans autre forme de procès. Maryline obéit, se leva, prit une douche, enfila un jogging et accepta même de manger un peu du poulet basquaise. Mamie la tança, elle ne devait pas se laisser aller, elle allait l'emmener chez le docteur, il fallait qu'elle se distraie, elle ne pouvait faire ça à Camille. Maryline subit ces attaques sans répondre. Mamie prit rendez-vous chez le médecin et y accompagna sa fille l'après-midi même. Il prescrivit de nouvelles pilules. Le lendemain mamie revint les voir avec un cadeau : une télévision.

Maryline suivait toujours Toby. Le chien semblait savoir où il allait. Ils passèrent place Jean-Jaurès avant de tourner rue Gambetta, puis avenue Mendès-France. Là, il tira sur la laisse pour passer la grille du parc fermé à cette heure. Maryline le laissa faire et quand l'animal eut compris que le parc était inaccessible, il fit demi-tour, s'engagea dans la rue Thiers et revint vers la maison. Toby n'avait fait que reproduire le trajet qu'il effectuait tous les jours avec Camille. Toby, tu n'es qu'un crétin de clébard. Arrivée devant la porte de son immeuble, Maryline hésita. Camille était peut-être rentrée pendant qu'elle se promenait bêtement dans les rues? Elle détacha le chien qui grimpa les étages en courant. Il avait l'air pressé, Maryline se dit que sa fille devait être là-haut. Mais l'appartement était plongé dans le noir et vide. C'en était trop, elle s'accroupit dans l'entrée, vaincue, sans forces.

Je n'ai pas attendu très longtemps au carrefour avant qu'une voiture ne s'arrête. Une belle voiture de riches. Je leur sers mon petit laïus en mauvais français. Ils paraissent intéressés. Je leur explique en montrant ma carte que je dois me rendre à Laon et trouver un hébergement. Le monsieur est hésitant mais sa femme est tout excitée à l'idée de participer à un jeu pour la télé lituanienne. Elle persuade son mari et je monte dans la voiture avec mon gros sac. Pendant tout le trajet, la dame me pose plein de questions, les mêmes que la conductrice précédente, mais aussi : d'où je viens ? Depuis combien de temps je suis sur les routes ? Autant de questions auxquelles j'ai les réponses. Je m'appelle Helena. J'ai vingt et un ans, j'habite à Purnušškės, ville qui est paraît-il le centre géographique de l'Europe à vingt-six kilomètres au nord de Vilnius, je suis étudiante en première année de communication, je suis partie depuis deux semaines de Vilnius, je suis passée par la Pologne, l'Allemagne et maintenant la France. Si j'arrive première, je gagnerai dix mille euros. Tous les jours



je dois envoyer mes images pour prouver où je suis et le nombre de kilomètres parcourus. Pour valider chaque étape, je dois filmer la plaque de la ville barrée qui indique la sortie de la cité. Je ne dispose que d'un euro par jour. Tout ça avec les mots d'Helena, un mélange de français et d'anglais. À chaque réponse la dame agite la tête en faisant hum hum, le mari ne dit rien. À l'entrée de la ville, il gare la voiture sur le bas-côté. Voilà, on est arrivé, vous pouvez descendre. Sa femme proteste, mais Michel, on peut l'emmener plus loin, au moins au centre-ville. Le monsieur ne veut rien savoir, il sort de la voiture, ouvre la portière arrière et me fait signe de sortir. Je m'exécute pendant que la dame se confond en excuses. La voiture démarre, me laissant de nouveau seule. Je savais bien que ce ne serait pas toujours facile, à ça aussi je m'étais préparée. Mais quand même, me retrouver en rade le premier jour dans la banlieue de Laon, c'est vraiment nul. Il commence à faire nuit, je prends la direction du centre. Au pire, je peux aller à l'hôtel. Je marche depuis près

de trois quarts d'heure quand une petite voiture rouge vient se garer à mon côté en faisant des appels de phares. Quand elle est à ma hauteur, je reconnais la dame de l'autre voiture. Elle me fait signe de monter. Elle m'explique qu'elle s'en voulait de m'avoir laissée ainsi, que son mari est décidément un gros con, qu'elle est tellement contente de m'avoir retrouvée, qu'elle a même un hébergement pour moi. Je la filme pendant qu'elle me dit tout ça. Ça a l'air de lui plaire. Elle m'emmène chez une amie à elle qui habite un grand appartement dans un beau quartier. Elle me parle en français et en anglais et ne cesse de dire toutes les deux phrases I'm so happy, I find you, I'm so happy!

Son amie est beaucoup plus jeune. Dans les cinquante-cinq ans. Elle m'accueille gentiment et se présente Aline, je suis la meilleure amie de Catherine, posez votre sac, vous allez être bien ici. Vous pourrez occuper la chambre de mon fils. Catherine, tu restes dîner avec nous? Non? Dommage. Ton mari est toujours aussi rigide. S'il n'a pas sa soupe à 20 heures pile, il râle. André

était comme ça aussi. Pour ça, au moins, je ne le regrette pas. Bon, je vous montre la chambre et la salle de bains, vous devez avoir envie de vous poser un peu, de prendre un bain.

Elle est belle, la chambre, grande, avec d'immenses fenêtres, comme une chambre d'hôtel où tout est coordonné. La salle de bains est grande aussi, avec une baignoire et une douche. Plein de flacons de toutes sortes d'huiles et de parfums. Pour une première nuit, j'ai fait bonne pioche. C'est agréable de se sentir accueillie comme ça.

Aline s'est fendue d'un vrai dîner à la française. Des plats auxquels je n'ai jamais goûté. Des ingrédients que maman n'a jamais cuisinés. Je n'ai même pas à feindre la curiosité ou la surprise, en plus c'est bon. Aline est aux petits soins avec moi. Elle me parle de son fils, de sa vie, de son mari qui l'a quittée il y a un an, elle me pose aussi quelques questions auxquelles je réponds par de courtes phrases. La barrière de la langue, c'est génial pour éviter d'avoir à s'expliquer.